

Vincent
DE SWARTE

ELLE EST MOI

roman

DENOËL

Extrait de la publication

Elle est moi

DU MÊME AUTEUR

Pharricide, Calmann-Lévy, 1998
(prix Charles Brisset), Pocket 1999

Requiem pour un sauvage, Pauvert, 1999
(prix Aventure et Suspense, prix Ardua
et prix Wepler mention spéciale), Pocket 2001

La Chapelle aux oiseaux, Pauvert, 1999

Le Paradis existe, Pauvert, 2001
(prix Marguerite Puhl-Demange)

Lynx, Denoël, 2002

LITTÉRATURE JEUNESSE

Carrousel des mers, Gallimard, 1996
Le Cirque de la lune, Gallimard, 1998
La Dernière Corrida, Pocket, 2000
Petit Bloï, Folio, 2003

Vincent de Swarte
Elle est moi

roman

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

www.denoel.fr

**© 2005, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris**

À Elle

« Nelly, je suis Heathcliff ! Il est toujours, toujours dans mon esprit ; non comme un plaisir, pas plus que je ne suis toujours un plaisir pour moi-même, mais comme mon propre être. »

Emily Brontë,
Les Hauts de Hurlevent

Tout a commencé par une crise d'urticaire. Disons que l'urticaire s'est déclenchée une semaine avant l'affaire, et je ne peux m'empêcher d'y voir un lien. S'il avait neigé (on était alors fin juin), ou s'il y avait eu une éclipse de soleil, j'aurais aussi fait le rapprochement. Mais il n'a pas neigé en juin et le ciel est resté sage, et pour la première fois de ma vie j'ai giclé une urticaire partout à la surface de mon corps. Géante donc, l'urticaire. Je ne le souhaite pas à mon pire ennemi. Une allergie au Ketum, un anti-inflammatoire assez costaud. Suite à une déchirure musculaire du deltoïde droit provoquée par un gros ménage (un ménage de printemps un peu tardif, mais bon, je n'ai pas que le ménage à faire dans la vie), je me suis passé du Ketum. C'est Anne qui m'a conseillé le Ketum. Elle s'en sert pour ses tendinites au talon, auxquelles elle est sujette, il y a donc toujours un tube à la maison. Le gel translucide du Ketum pourrait faire penser au liquide séminal masculin. En plus froid. Je l'ai consciencieusement étalé sur la partie douloureuse, je n'aurais pas été plus appliqué

avec de l'ambre solaire — désireux que j'étais, sans doute, de gommer pour toujours cette part de moi-même sacrifiée au ménage. Un mouvement de tête à droite, un mouvement à gauche, un mouvement en avant, en arrière, un haussement d'épaule, ça allait déjà mieux. Que serais-je sans ma femme ?

Deux heures plus tard des papules rosâtres apparurent sur la zone enduite. Beaucoup, de la taille d'un bouton de chemise, une roseraie lilliputienne à fleur de peau. Mon visage fleurit bientôt lui aussi, et puis mes jambes, mes flancs, et mon bas-ventre au-dessus des poils. C'était moche à voir, ça fichait même la trouille, car je me devinais impuissant contre l'invasion aveugle qui allait bientôt me scarifier tout entier avec ses bistouris, au gré de son humeur et à son rythme. Imaginez-vous attaché à un poteau de torture dans le noir, à la merci d'une armée de moustiques voraces comme des vampires sevrés. Quel homme amoindri serais-je ce soir, quel paria, quel Elephant Man, quel Alien, quel mutant de comics américains ? Je m'inspectais devant la glace tous les quarts d'heure et comptais à chaque inspection de nouvelles papules, tandis que les anciennes se rejoignaient et formaient des plaques dures comme des gencives. L'urticaire, petite misère de l'enfance au même titre que la varicelle, la rubéole, l'impétigo et les durillons sur le pouce qu'on a trop sucé, fraisait ma tronche d'ivoire virale et asphyxiait ma couenne sous un poil à gratter redoutable, jusque dans les plis du prépuce, je ne le souhaite pas à mon pire ennemi, ai-je dit. Comment ai-je pu me tartiner

l'épaule avec du *Mal*, moi qui suis si prudent de nature? Pourquoi, surtout, ai-je écouté les conseils d'Anne, alors qu'en dix ans de mariage — sans enfant, je précise, non que ce soit le moment idéal de placer l'information mais ce sera fait — elle ne m'a jamais trop rien recommandé en cas de bobos? Peut-être parce que justement ils sont rares à la maison, ces petits maternages du quotidien. Elle m'aurait dit que le meilleur remède contre l'urticaire était de prendre un bain bouillant de farine et se desquamier à la graine de moutarde, allez savoir, j'aurais plongé.

Zyrtec et cortisone ont finalement eu raison de la sournoiserie de la Grande Urticaire Flamboyante. Huit jours plus tard j'avais encaissé une demi-douzaine d'attaques aussi violentes que la première, mais ma peau était à peu près lisse, et ne demandait qu'à renaître. Renaître, c'est bien le mot, ma peau et moi avec, tant qu'on y était. Car après un ravage de cette envergure, on se sent débarrassé de mystérieux malaises qui traînaient sous l'épiderme sans doute depuis longtemps.

Renaître.

J'allais être servi.

Je reviens sur les enfants cinq minutes : on en veut, Anne et moi. On n'en a toujours pas après dix ans de mariage, mais c'est au programme depuis le premier jour, comme une joyeuse fatalité de la vie à deux parfaitement assumée, et un désir surtout, indéfectible même s'il n'est pas pressant (c'est le moins qu'on puisse dire), et que les années ont dû renforcer sans qu'on s'en rende compte, dans l'ombre métronomique du quotidien. On n'en parle d'ailleurs jamais, preuve de l'évidence du projet ! Qui sait, malgré notre désir on n'est peut-être pas encore tout à fait prêts, et je ne dis pas ça pour ma mère qui m'a eu à vingt ans, d'ailleurs elle est morte. Peut-être que le titre de cette chanson d'Hermann Brood, rocker déjanté des années 80, *Babies Making Babies*, m'effraie encore aujourd'hui comme l'heure de la piqûre... Quant à Anne, une chance, elle ne m'a jamais trop seriné du matin au soir « fais-moi un bébé, fais-moi un bébé ». Quoi qu'il en soit nous aurons des enfants, à cause de notre mathématique amoureuse, et pas dans un siècle : Anne a trente-neuf ans. Un

enfant, ou deux, si Dieu veut, Dieu et surtout nos appareils reproducteurs, ce dont je ne doute pas.

Pardon, je rectifie : on *aurait eu* des enfants. Je raisonne encore comme si l'affaire n'avait pas changé à vie le cours de la vie, et ne nous avait pas forcés à reconsidérer ce qu'on qualifie de « normal », d'habitude, entre un homme et une femme. Depuis l'affaire il faut re-être, elle et moi, de fond en comble, alors notre projet d'enfant est renvoyé aux calendes grecques, quelque part sur les plages imaginaires d'une vie de famille désormais interdite.

L'affaire... Rien qu'à écrire ce mot, mon cœur chavire comme si j'étais aux commandes d'un deltaplane malmené par les vents au-dessus du Continent noir. La belle affaire indomptable qui se refuse à ma plume, gigote dans mon filet ruiné d'accrocs incurables et m'échappe en me tirant la langue. L'affaire, mon mystère, mon destin, mon secret comme on en a tous — quelquefois dans la rue quand je croise des gens, je me demande : que cache-t-il celui-là dans les plis de son ventre, que cache-t-il d'étrange qu'il ne dira jamais à personne, pas même à sa femme ? Pourtant il faudra bien que ça sorte... Mon trac s'explique aussi par mon besoin d'amour : l'affaire en question n'étant pas ordinaire, je ne tiens pas à être jeté à la fosse commune des intouchables de la condition humaine. C'est pathologique chez moi, le besoin d'amour, comme chez beaucoup il est vrai — l'amour étant une maladie au moins aussi dévastatrice que l'urticaire — mais chez moi on atteint des sommets. D'où mon trac. Voire ma frousse bleue.

Je suis brun. Mesure un mètre quatre-vingt-six et pèse quatre-vingt-deux kilos. J'ai quarante ans. Je suis donc à la moitié de ma vie, selon les statistiques de l'INSEE. Ma vie d'avant l'affaire n'avait rien d'exceptionnel. Sauf dans les romans, la vie a rarement quelque chose d'exceptionnel et ce n'est pas grave, au contraire. La mienne d'avant l'affaire ne faisait pas exception à la règle. Je le livre sans aigreur car je savais l'apprécier à sa juste valeur, conscient que la vie, justement, passe aussi vite qu'un cillement d'yeux de rouge-gorge. J'ai grandi en province sans frère ni sœur, dans une petite ville de trente mille habitants tranquille et chargée d'Histoire, comme beaucoup de petites villes françaises. Bergerac, en Dordogne, où je suis resté jusqu'au bac, avant d'aller empocher le très sérieux diplôme de Sciences po, à Bordeaux, section service public. De mes origines provinciales je garderai, je crois, une trace indélébile de timidité sur la lame de ma « réussite » jusqu'à la fin de mes jours, malgré mon très sérieux diplôme. J'ai pu le vérifier dans mon ancien

métier, concepteur-rédacteur publicitaire, que j'ai rarement pratiqué dans de grandes agences, leur préférant de petites officines de réclame dont la plupart ont déposé le bilan aujourd'hui. J'ai à peu près bien grandi, du moins en étais-je persuadé avant l'affaire. Ma mère était une belle femme brune à la Anouk Aimée quand elle était jeune, ses photos œil de biche et eye-liner charbonneux ne mentent pas. Entre autres détails de sa beauté, elle avait des mains parfaites qui auraient eu largement leur place dans une publicité de cosmétique. Elle m'a eu d'un premier mariage avec un homme qu'elle a quitté deux ans après ma naissance, et que je n'ai revu que trente-cinq ans plus tard. Ma mère s'est vite remariée et a aimé son second mari, devenu au passage mon père adoptif, au moins autant que moi et notre chien Ulysse, un cocker mort fou (sur la fin il était sous Mysoline, un Prozac pour chien) à quinze ans passés. Mon père adoptif, Richard, mon père tout court, est aujourd'hui remarié et père de famille. Je l'ai choisi à l'âge de cinq ans quand il a rencontré ma mère. J'ai eu de la chance car il m'a plu tout de suite avec le sourire simple et beau de ses dix-neuf ans. Il était bien jeune pour être appelé papa, ce que je me suis empressé de faire peu de temps après notre rencontre, histoire de rattraper le temps perdu, mais il avait la paternité évidente à mes yeux, sûre et forte, sans appel, comme d'autres ont l'alcool ou la chkoumoune, peut-être. Lui c'était la paternité, la réussite aussi, la réussite vaillante doublée de cette part de chance chère à Gontran, le canard de Walt Disney qui trouve des pièces d'or sur les

trottoirs là où le commun des mortels écrase des merdes de chien pas du pied gauche. Il a donc été ce bon père, usant d'une autorité naturelle qui ne l'empêchait pas d'être complice avec moi, présent pour les devoirs à l'école et le reste, pas trop non plus, ce qu'il faut je crois. J'ai pu maintes fois vérifier la solidité du lien filial par nos connivences intellectuelles, nos fous rires en lisant Gotlib, Reiser ou Edika, et le rapprochement immédiat, quasi sanguin, dans les coups durs de la vie. Je ne me fâcherai *jamais* avec lui, et encore moins pour des brouilles. Que m'en resterait-il, sinon l'amertume des imbéciles assis sur un banc à vanter leur semi-liberté aux pigeons? Les parents quand ils vous aiment sont un lobby qu'il ne faut pas saccager, et même un lobby contre la mort, eux qui vous ont donné la vie. Et je dis ça aussi pour Richard, mon père adoptif.

Je ne vais pas ennuyer avec mes premiers poèmes, mes premières lectures, mes premières révoltes, ma première cuite. Pas davantage avec les canaris de ma mère, mes leçons de piano à Miramont-de-Guyenne, dans *la maison aux pendules* de mes grand-tantes et de mes arrière-grands-parents, mon chat Mouïr de *la maison à la tourterelle*, toujours à Miramont (ma mère avait une tourterelle en cage), où j'ai grandi jusqu'à cinq ans, la tondeuse à passer et la haie à sarcler dans le jardin de *la maison au vitrail*, quelques années plus tard, à Bergerac. Je passe aussi sur le naturisme mal vécu avec mes parents à la Grande Côte, près de Royan (et la gêne provoquée par la vision de la ficelle verte du Tampax entre les jambes de

ma mère, un jour), le récit du STO de mon grand-père qui s'ouvrait au digestif, le dimanche, dans l'indifférence générale. La Renault 16 bleu pâle de mon père, et la suivante, blanche, dont le nombre de la plaque minéralogique (294) s'est transformé pendant des années en trois chevaux de tiercé, tous les dimanches matin au café Riche, à Bergerac, dans les effluves épais de Gauloises et de Ricard, tandis que mon père se contentait d'un café en fumant ses Disques Bleus. Mon premier amour avec Claudia, une Allemande fan de Cat Stevens et de Supertramp. Mes larmes à la mort de John Lennon. Mes premières capotes, noires, translucides (effet gris sur le zob pas des plus réussis), achetées à Copenhague. Mon premier chagrin d'amour avec Nathalie, qui m'a plaqué pour un chanteur de rock bordelais. Ma collection de timbres. Ma collection de fétiches glanés avec Martine, ma petite amie bergeracoise après Claudia, tels que mèches de cheveux, mots doux, chouchous, tickets de cinoche et autres verroteries érotico-sentimentales à la trace olfactive tenace, la preuve. Et un tombereau de souvenirs de cette veine qui font que nos vies, à quelques nuances près, se ressemblent, et n'intéressent finalement que nous.

Il y aurait bien cet épisode qui prend au regard de l'affaire un sens particulier. Revenons trois décennies en arrière. Une peau de vache jetée sur un carrelage à damier noir et blanc, une lampe à abat-jour rouge monté sur un moyeu de charrette, une vague odeur de chien dans l'air (Ulysse), et sur le mur nord de la maison un vitrail psychédélique conçu par ma mère, intitulé « la montée vers

la lumière » (après neuf ans passés dans un magasin de vêtements comme étalagiste, ma mère a fait valoir ses quatre ans de Beaux-Arts auprès d'un collègue de sœurs pour enseigner le dessin). J'ai treize ans, nous sommes en 1976. Autour du feu de cheminée, mes parents et moi regardons la télé après dîner, les variétés du samedi soir. Mes parents sont assis sur le canapé en cuir fauve, et moi en face d'eux. Je suis en robe de chambre, une calamité à carreaux noisette en laine des Pyrénées dont l'arrachage des poils me procure une sensation désagréable dans les dents. Je dois bandouiller dès qu'une femme se trémousse, Sylvie Vartan, les Clodettes ou Jane Birkin (à l'époque le moindre bout de chair à la télé me mettait dans tous mes états). Lorsque soudain Mick Jagger bondit comme un puma, provoquant mon débandage immédiat, et une scène singulière sous le toit de cette petite maison neuve de lotissement, rue Maurice-Ravel, dont ma mère vante quelquefois aux amis l'inspiration provençale. Mon père se lève, éteint la télé et me dit d'aller me coucher. Je demande pourquoi, il m'explique calmement. Qu'un type qui se déhanche comme ça, ce n'est pas un spectacle pour moi. Un type qui, d'ailleurs, ressemble à une femme, avec son boa autour du cou, son débardeur rose fluo et ses harangues douteuses. Mon père, lui, s'habille toujours élégant, nettement mieux que la majorité des pères de mes copains — je le vérifie tous les jours à la sortie de l'école, et en tire une franche fierté. Je ne lui en voudrai jamais de ne pas être une rock star, d'autant qu'il a lui aussi son côté rock'n'roll, avec ses rouflaquettes à la Bel-

Vincent DE SWARTE


ELLE EST MOI

Vincent de Swarte vit à Paris. Son premier roman, *Pharricide*, a été salué par la critique ainsi que ses autres livres, traduits en Allemagne et en Italie. *Elle est moi* est son cinquième roman.

Écrivain insomniaque, Vincent a le coup de foudre pour Anne, sa future femme, aux Folies Pigalle, une boîte de nuit parisienne. Dix ans plus tard, il entretient la flamme conjugale grâce au mythe d'Aristophane (selon lequel il existerait deux moitiés parfaitement emboîtables pour ne faire qu'un) et, aussi, à d'improbables aventures fantasmées avec ses nombreuses amies. Tout irait bien si une étrange crise d'urticaire ne venait jouer les trouble-fête au lendemain de ses quarante ans. Au bout de sept nuits, Vincent se réveille un matin dans la chaleur du lit conjugal, en proie à une transformation plus inquiétante encore. De quoi chambouler ses certitudes de mari, d'amant, d'homme et d'écrivain...

Empruntant à l'autofiction pour mieux verser dans le surnaturel, Vincent de Swarte manie l'autodérision avec une jubilation contagieuse. Héros modernes d'une vertigineuse histoire d'amour, sa femme et lui redéfinissent l'aventure conjugale et ses mythes, confrontés aux paradoxes fuyants du désir.

DENOËL

B25355.4  03.05
ISBN 2.207.25355.4
18 €

Extrait de la publication

